

C'est aujourd'hui.

Théa n'a pas prévu.

Mais, voilà, c'est aujourd'hui.

Elle attend à la terrasse d'un café.

Ça lui fait tout drôle d'être assise avec son diabolomenthe, posé devant elle. D'habitude, c'est elle qui arrive avec le plateau et les commandes. Les fines bulles remontent jusqu'en haut de son verre. Quand une bulle crève la surface, une autre prend la suite. Théa les observe à travers la paroi transparente, fascinée par leur ballet. Elle a presque envie de se perdre dans le liquide vert tendre. Mais elle doit rester concentrée.

Elle n'a pas pris de café pour que son cœur reste calme. Pas de palpitations, pas d'agitation. Théa respire profondément. Efficacité, précision. Voilà ce dont elle a besoin aujourd'hui.

Elle regarde son téléphone. Seize heures trente .  
Encore une demi-heure. Peut-être un peu plus.

Elle l'a mis en mode avion. Pas question d'être dérangée.

Rien ne doit la perturber. Rien ne l'arrêtera.

Elle attend encore un peu ; ensuite, elle quittera la terrasse déserte. Elle se lèvera. Elle ira marcher le long du mur d'enceinte de briques rouges. Il fait froid. Son haleine dessine des petits nuages de buée dans l'air. Le serveur vient de lui proposer d'entrer au chaud. Elle refuse avec un sourire. Je reste ici, merci. Je suis bien. « Votre manteau est chaud, on dirait. Il faudrait que vous me donniez la marque, moi, je me gèle tout le temps ».

Un autre sourire, un peu crispé, et, à regret, - elle sait lire ça sur le visage des hommes -, le serveur abandonne : « Comme vous voulez ».

Théa avale une gorgée de limonade à la menthe. Le liquide est glacé mais elle ne sent rien. Elle sort le téléphone de la poche de son manteau en fourrure rose. Quand elle l'a vu, celui-là, elle n'a pas résisté. Il était pour elle. Un vrai manteau de fille, comme elle en avait tant rêvé, tout doux, qu'elle ne peut s'empêcher de caresser distraitemment du bout des doigts à chaque fois qu'elle le porte.

Seize heures quarante-cinq .

Elle dépose des pièces dans la coupelle. Boit le fond de son verre debout et s'en va sans un regard en arrière.

Son sac est lourd sur son épaule. Elle a pris le grand. Celui qu'elle emmène quand elle va à la piscine. Pratique pour une serviette, un maillot, une gourde, un magazine, un tube de crème, des lunettes de soleil, une pochette avec des bricoles indispensables et un sandwich.

Aujourd'hui, il n'y a rien de tout ça dans le sac de Théa.

Elle avance en faisant attention de ne pas tomber. La neige fondue rend les trottoirs glissants. Tout est humide, marron et gris. Nuages épais, lumière pâle, branches dégarnies comme de longs bras osseux et tordus, tendus vers le ciel. Elle se rappellera de ce jour comme d'un jour qu'on voudrait, à peine éveillée, voir déjà finir. Rien ne va. Tout est triste, morne.

Mais tant pis, ça n'entachera pas sa détermination.

Théa oublie le gris autour d'elle et se re-concentre.

Il faut qu'elle trouve la meilleure place.

En face de la grille, près de laquelle elle vient de s'arrêter. Pas très loin en tous cas.

Là, où elle le verra sortir.

Il y a un panneau « Centre de loisirs des Gayantines ». Son ventre se serre en un spasme, en imaginant les enfants qui passent de longues heures ici. Elle grimace, ferme les yeux et attend que la douleur reflue.

Quand elle soulève ses paupières, sa détermination est encore plus forte.

Elle observe les alentours avec le regard d'un chas-

seur. Il y a un arbre, à droite, presque en face de la grille. Un chêne ? Un érable ? Un platane ? Elle n'a jamais su faire la différence. Personne ne lui a appris. Un arbre suffisamment épais pour la cacher, en tous cas.

Il faut qu'elle se dépêche.

Théa avance à petits pas prudents en direction du marronnier. Elle a décidé que c'était un marronnier. Idéalement placé. Une cachette parfaite.

Elle pose une main contre son sac. A travers le tissu, elle sent une masse froide qui la rassure. Elle se penche un peu.

La grille est à deux mètres à peine. La place idéale, elle ne s'est pas trompée.

Quand il arrivera, avec sa clope au bec, elle sortira le fusil de son sac. Elle écartera les jambes pour assurer sa stabilité. Elle fermera un œil pour ajuster son tir. Et elle appuiera sur la détente.

Aujourd'hui, Théa va faire ce truc-là.

La remarque du serveur sur son manteau l'a fait replonger des années en arrière. Sa copine Amanda était arrivée, un matin, avec une petite veste à paillettes. Théa n'avait jamais rien vu de si joli. Les paillettes étaient rose pâle vers le col et devenaient rose plus foncé en descendant vers la taille. Théa avait tout de suite eu envie de ce si beau blouson. Après la récré du matin, elle s'était lavé longuement les mains aux toilettes et, une fois que tout le monde était entré dans la classe, elle avait décroché la veste et l'avait enfilée. L'intérieur était si doux que Théa avait passé un long moment à le caresser du bout des doigts. Elle était retournée vers les sanitaires pour se regarder dans la glace au-dessus du lavabo.

Pour la première fois, elle s'était trouvée jolie. C'est la voix d'Amanda qui avait brisé le charme.

— Mais ! Qu'est-ce que tu fais ?

Théa avait bredouillé, remis la veste à sa place sur le portemanteau et avait rejoint les autres dans la classe.

Après ça, Amanda avait commencé à la regarder bizarrement.

Le soir, en remettant son horrible manteau marron, Théa s'était sentie pouilleuse. Elle qui ne pleurait jamais, même dans les pires moments – c'était sa seule victoire sur lui -, n'avait rien pu faire contre les larmes qui montaient. Elles avaient coulé sur ses joues, sans qu'elle puisse les arrêter. Elle avait quitté l'école en courant, pour que personne ne les voie. Elle s'était enfuie. Sur le chemin qui remonte vers la maison, elle avait essuyé son visage. C'est à ce moment-là que Théa avait pris une grande décision : quand elle serait grande, elle aussi aurait de beaux vêtements. Et elle s'achèterait une veste rose à paillettes.

Théa avait relevé la tête avec défi et, l'année dernière, quand elle était tombée sur ce manteau, couleur églantine, précisait l'étiquette, elle n'avait pas hésité une seconde. Il n'avait pas de paillettes, mais il était pile de la bonne couleur et en fourrure si douce, qu'il était encore plus parfait que la petite veste des lavabos de l'école.

Derrière son marronnier, Théa attend.

Elle a toute la patience du monde.

Il y a trois semaines de cela, elle est déjà passée dans cette rue. Sans penser qu'elle y reviendrait aussi vite. Ce jour-là, celui d'il y a trois semaines, Théa a des plaques rouges qui la démangent et un rendez-vous chez une dermato. En sortant avec, dans sa poche, une ordonnance pour une crème, elle fait quelques pas jusqu'à l'arrêt de bus avant de se figer net.

Elle connaît trop bien la silhouette qui vient de refermer la grille sur le trottoir d'en face. Deux ans sans le voir mais pas une seconde d'hésitation. Son cœur manque de sortir de sa poitrine et elle doit s'appuyer contre un mur pour se calmer.

*Inspiration, expiration. Inspiration, expiration.*

Théa a reculé sans s'en rendre compte. Envie de

devenir invisible soudain. Tout son corps plaqué contre les briques froides. Mais, lui, ne remarque rien. Il poursuit son chemin d'un pas tranquille, la tête entourée des volutes de sa cigarette.

Après un temps indéfinissable, Théa revient à elle. Respiration sous contrôle et cœur aussi. Il lui reste juste une douleur dans les jambes et une folle envie de se gratter la base du cou, là où elle a cru manquer d'air quelques minutes plus tôt, là où les plaques sont apparues il y a un peu plus d'un mois. Son regard se pose sur le mur d'en face et elle remarque un panneau. C'est quand elle s'approche et qu'elle lit ce qui est écrit dessus, qu'un goût de bile lui remonte aux lèvres.

Il est en contact avec des enfants ! Des enfants !!!

Elle fuit en courant jusqu'à l'arrêt où le bus arrive. Dans sa rue, elle court encore. Puis dans son escalier. Elle s'arrête seulement une fois sa porte refermée. A l'abri contre le battant de bois, ses jambes cèdent, tout son corps s'avachit. Théa en boule sur le sol, étouffée par des sanglots qui jaillissent comme une marée qu'on ne peut retenir.

Une nuit hachée, entrecoupée de sursauts, dont elle se réveille, moite et fébrile, alors que le jour n'est pas encore levé. Une heure dans le petit matin qui tarde à venir, sans bouger, à côté de Polo, qui ronflote doucement la tête calée sur son avant-bras. Les images qui surgissent comme des flashs. Les ordres. La voix qui

gronde. Des mains qui s'agrippent à ses cheveux. Le souffle aviné trop près de son visage. Et puis, d'autres choses, pires encore, qu'elle essaye de chasser en frottant son visage.

*Inspiration, expiration. Inspiration, expiration.*

Les yeux fixés au plafond, sans le voir dans le noir de la nuit, elle prend sa décision.

Théa ne dit rien à personne. Après une longue douche chaude pour tenter de chasser la tension dans ses épaules, elle va au Yéti bar où elle fait sa journée comme d'habitude. Servir les clients, discuter cinq minutes avec Monsieur Ben Kemoun, qui griffonne des heures dans un carnet, installé devant un café toujours à la même place, près de l'antique juke-box, laver les tasses et les verres, passer la lavette sur les tables, vider les cendriers, préparer un croque-monsieur, trois sandwiches jambon-beurre, nettoyer le comptoir, et puis, remettre les chaises à l'envers sur les tables, un coup de balai et de serpillière, baisser le rideau, saluer Rico et sortir par la porte de derrière.

Polo a une soirée avec ses potes. Un tournoi de warrior-quelquechose sur leurs consoles.

Théa remonte à l'appart' pour se changer. Un jean, un gros pull. Elle traîne sur internet pour ne pas tourner en rond et, à deux heures du matin, elle attrape le casque et la veste en velours noir de Polo. Dans la rue, elle décroche l'antivol de la vieille mobylette orange et,

dans un bruit de pétarade, elle s'éloigne.

Trente kilomètres dans la nuit. La masse sombre de l'ancienne ferme apparaît au détour d'un virage. Tais-toi, mon cœur. Tout va bien. Elle stoppe son engin à l'entrée du chemin. La mobylette planquée sous un gros buisson, elle continue à pied.

Tout est sombre. Il n'y a pas une lumière. Ni dans la cuisine, ni dans le salon.

Elle contourne le bâtiment. A l'arrière, un escalier en bois permet d'accéder au grenier. Elle grimpe les marches en silence, en s'obligeant à ne pas penser à Mélina qui dort juste en-dessous.

La porte n'est pas fermée, comme d'habitude.

Avec son téléphone, elle s'éclaire jusqu'à la grande armoire au bois piqueté de taches. Un tiroir est dissimulé dans la caisse du meuble qui a appartenu à ses grands-parents. Théa l'ouvre avec mille précautions de peur qu'il grince, mais le bois glisse sans bruit. Elle plonge ses mains tout au fond de la cachette et sent le tissu qui entoure le vieux fusil. Une arme qui appartenait à son grand-père mais qu'elle a vue plusieurs fois entre les mains de son père.

Debout, titubant souvent.

Elle chasse l'image de sa tête et pose le paquet sur le plancher. Elle glisse cinq boîtes de cartouches dans sa poche, referme le tiroir, la porte et s'en va à pas feutrés.

Quand elle dépasse les premières maisons de sa

ville, elle pleure encore. Pendant les trente kilomètres du retour, elle n'a eu en tête que le visage de Mélina. Son souffle tiède quand elle dort, la petite mèche qui lui cache un œil, la couette qu'elle remonte jusqu'à son nez...